

VAGABONDAGES

Nicolas Frémiot

La grandeur du paysage c'est la puissance de l'invitation qu'il formule à être parcouru par la marche. On a là toute l'érotique du rapport au paysage, au comble de son intensité quand on marche. C'est sous la conduite de cette érotique que Nicolas Frémiot s'est mis à photographier le paysage. Il y a marché avant de le photographier – randonneur, c'est au bout du monde qu'il aime marcher, c'est-à-dire quand la marche trouvera une fin, la mer, le nord ou le ciel. Déjà photographe, c'est à la condition de cet enchantement spatial par la marche qu'il a confronté son art au paysage. Nicolas Frémiot s'est alors aussi mis dans les pas d'autres marcheurs faiseurs d'images, comme Thierry Girard et Hamish Fulton. La question des rapports de l'image et du paysage est fondamentale car, culturellement, ce que nous percevons comme des paysages dépend en partie de notre culture visuelle, par la batterie d'images de paysages que notre mémoire a en stock. D'autre part parce que nous percevons les paysages à la manière d'images, mais d'images sans cadre ni bord : il faut une distance minimale pour percevoir l'ensemble visuel qu'est une image et qu'est un paysage – si on a le nez collé dessus, on ne voit rien ou pas grand-chose. Mais pourtant, là encore, il y a dans l'image et dans son espace une attraction qui nous fait désirer d'y pénétrer, qui fait que le regard y vagabonde et que le corps tout entier voudrait bien suivre. Daniel Arasse parle de ça dans un texte qu'il a écrit sur la *Vénus d'Urbin* de Titien. Il écrit : « *Narcisse est l'inventeur de la peinture parce qu'il suscite une image qu'il désire et qu'il ne peut ni ne doit toucher. Il est sans cesse pris entre le désir de l'embrasser, cette image, et la nécessité de se tenir à distance pour pouvoir la voir. C'est ça, l'érotique de la peinture qu'invente Alberti, et c'est elle que Titien met en scène dans la Vénus d'Urbin. C'est exactement ce déplacement, ce retrait du toucher pour le voir que la Vénus d'Urbin nous impose par sa mise en scène. La servante agenouillée touche mais n'y voit rien, nous voyons, mais nous ne*

pouvons pas toucher et, pourtant, la figure nous voit et se touche... » Daniel Arasse, *La Femme dans le coffre*, On n'y voit rien : descriptions (2000), Paris : Gallimard, 2003, pp. 172-173. Là, ça revient très exactement à la situation de l'érotique du paysage, du rapport d'horizon dont je parlais tout à l'heure. Ici, avec la *Vénus d'Urbin*, il est question d'une femme plantureuse et nue qui se caresse entre les cuisses, d'où l'invitation sexuelle claire et nette, mais plus profondément, ce qui est en jeu c'est le rapport érotique qu'instaure chaque image, et qui est analogue avec celui instauré par le paysage et l'horizon. Du coup, il n'est pas plus possible de marcher dans un paysage qu'il n'est possible de rejoindre l'horizon ou de marcher dans l'espace d'une image. On reste devant à regarder, d'un regard qui nous porte à l'intérieur des espaces, qui nous fait faire les équilibristes sur les lignes d'horizons. L'attitude de Nicolas Frémiot, marcheur et photographe, nous le dit à son tour : dans la série « *Vagabondages* », c'est après avoir achevé la randonnée, traversé l'espace qui forme paysages et images, qu'il revient sur certains lieux auparavant parcourus, pour les y fixer sur pellicule, paysages et images. Bien souvent, ce qui compte vraiment, devant une image comme devant un paysage, c'est de vouloir toujours aller marcher dedans – c'est là qu'ils nous prennent. Et c'est pour ça qu'on marche dans l'espace, pour marcher dans le paysage, on n'y arrivera pas, mais on est résolu à y aller marcher dedans, ça porte bonheur. Comme le paysage recule en même temps qu'on avance (c'est l'horizon quoi), on ne fait que marcher vers lui qui nous regarde faire ça – c'est sûr que marcher dedans ça porterait vraiment bonheur, du genre jackpot, pactole, la grosse timbale, comme danser sur les nuages. Là, c'est le fantasme dernier : voir le paysage dans son ensemble tout en y étant plongé, être à son balcon et se voir passer dans la rue.

• Anthony Poiradeau

Vagabondages éditions Trans Photographic Press, 16 x 29,7 cm à l'italienne | 72 pages

63 photographies reproduites en quadrichromie trame 200 sur du papier couché classique mat 170 g | Texte : Dominique Sampiero
18 € | Commande : www.transphotographic.com |

Photos pages 50 à 55 © N. Frémiot

